

## Rapport de l'ombudsman de la SRC sur l'affaire Rivington School (en réponse à la plainte formulée par Line Bellavance)

Mario Cardinal

Numéro 67, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cardinal, M. (1996). Rapport de l'ombudsman de la SRC sur l'affaire Rivington School (en réponse à la plainte formulée par Line Bellavance). *Inter*, (67), 68–69.

# Rapport de l'ombudsman de la SRC sur l'affaire Rivington School

(en réponse à la plainte formulée par Line BELLAVANCE)

Mario CARDINAL, ombudsman

En avril 1996, nous recevions au Lieu des artistes ayant travaillé pendant de nombreuses années, les années quatre-vingt surtout, dans le Lower East Side de New York : le groupe de la RIVINGTON SCHOOL. Lors du vernissage de l'exposition de photos et de la sculpture réalisée sur place, une performance de Monty CANTSIN fut présentée.

Le lendemain, un reportage sensationnaliste d'une équipe de Radio-Canada prétendait rattacher ce vernissage aux « célébrations » des événements troublants de Waco et d'Oklahoma City aux États-Unis, qui étaient largement commémorés dans les médias !

Suite à une plainte de Line BELLAVANCE, l'ombudsman de Radio-Canada prenait position, après analyse et investigations. Finalement l'ombudsman nous donnait raison et réalisait une émission de 18 minutes à RDI où il commentait son « jugement ».

Le dernier *Inter* s'intitulait « Télécratie » et nous en avons profité pour réaliser un dossier sur les rapports de l'art avec les médias, principalement la télévision. Le rapport de l'ombudsman n'avait pu alors être publié, ayant été reçu au moment d'aller sous presse. Nous avons donc demandé l'autorisation de M. Mario Cardinal, ombudsman à Radio-Canada, de publier le texte intégral de son rapport dans le présent numéro. Merci à monsieur Cardinal pour cette collaboration. RM

Le 8 juillet dernier, vous me demandiez de réviser le traitement d'une plainte que vous aviez formulée le 6 juin concernant une journaliste de CBVT et son reportage sur un événement qui s'est déroulé le 18 avril au centre en art actuel Le Lieu. Dans votre demande de révision, vous avez soulevé beaucoup de questions auxquelles je m'abstiens de répondre pour la raison suivante : c'est dans votre lettre du 6 juin que vous avez formulé votre plainte et c'est à cette lettre qu'a répondu Jean-Claude PICARD, qui était alors directeur de l'information à CBVT. En toute équité envers lui et son équipe, je m'en tiendrai donc, dans mon analyse, au contenu de votre première lettre, sauf pour l'objet même de votre plainte, soit le reportage à *Québec ce soir* car je dois également prendre en compte le reportage qui a été diffusé à RDI sur le même sujet et qui comporte quelques différences par rapport à l'autre.

Selon vous, le reportage a fait montre d'une ignorance totale de l'art actuel, d'une confusion profonde de la part de la journaliste qui a assimilé l'action de Monty CANTSIN à un rituel d'extrême droite et, enfin, « vous démolissez, écrivez-vous, l'audace, l'ouverture d'esprit et la générosité juste parce qu'elles ne font pas partie, dans leur expression, de votre code de langage ».

Avant d'analyser l'essentiel de votre plainte, je voudrais situer l'événement qui a fait l'objet du reportage dans le contexte bien particulier de ces deux jours du 18 et du 19 avril 1996, un contexte qui, sans le justifier, peut expliquer l'orientation qu'a prise le reportage.

Le 19 avril – qui l'aura oublié ? – c'est le jour-anniversaire de l'assaut du FBI contre le baraquement de la secte de David KORESH, à Waco, au Texas, assaut qui a fait 85 morts en 1993. C'est aussi le jour-anniversaire de l'explosion criminelle d'un édifice public, à Oklahoma City, explosion qui a tué 168 personnes, il y a un an. Toutes les salles de rédaction, y compris celle de CBVT, avaient cet anniversaire en mémoire, d'autant qu'une cérémonie à Oklahoma City se chargeait de le leur rappeler.

En outre, le 18 avril de cette année, la police de Québec a reçu quatre appels à la bombe. Quatre colis suspects qui avaient toutes les caractéristiques physiques de bombes ont fait craindre le pire aux policiers. Vérification faite auprès de la Sûreté municipale, les bombes étaient fausses et les appels, l'objet de plaisantins ou de citoyens inquiets de voir des objets hétéroclites ficelés de ruban gommé au haut de lampadaires. Personne n'a été arrêté et la police n'a encore aucun suspect en vue. Cependant, il n'y a pas un journaliste au monde qui puisse demeurer indifférent à des appels à la bombe, même quand ils sont faux.

Le 18 avril, c'est aussi le jour qu'a choisi le centre en art actuel Le Lieu pour présenter un vernissage, intitulé *Rivington School*, un vernissage multidisciplinaire fait d'« exposition photographique », de « sculpture-installation », de « vidéo » et de « performance ».

Je devais alors me demander si l'équipe de Radio-Canada ne s'était pas laissée influencer par ce concours de circonstances, au point de s'engager dans une démarche journalistique dont l'objectif pouvait être déterminé à l'avance, c'est-à-dire d'associer ce qui se passait au Lieu à cet ensemble de circonstances. En d'autres termes, je devais me demander si le principe de l'intégrité avait été violé.

Le principe de l'intégrité

Selon la politique journalistique, le principe d'intégrité, qui est l'un des principes fondamentaux du journalisme, exige que l'« information soit véridique, sans déformation visant à justifier une conclusion particulière ».

Revoyons les événements. Lorsque l'animatrice de *Québec ce soir* a présenté le reportage, elle dit bien que l'« événement » de Waco a été célébré à Québec. Célébré de quelle manière ? « Vous avez assisté à un événement pour le moins spécial », dit-elle à la journaliste Monia MONGER. Fait-elle référence au vernissage ? Assurément non car l'équipe n'a pas couvert le vernissage qui a eu lieu, ce soir-là, au Lieu. L'heure prévue pour cet événement était 20 heures et tout indique qu'il s'est déroulé à peu près à cette heure-là. Or, l'équipe s'est présentée au centre d'art vers minuit. Pour couvrir quoi ? Elle est arrivée au milieu de joyeuses libations qui donnaient à cette réunion d'une douzaine de personnes une allure de « party ». Un petit vidéo tourné par une vidéaste pigiste peu avant l'arrivée de l'équipe de Radio-Canada, et dont j'ai pu regarder quelques extraits, en témoigne : l'atmosphère n'avait plus le ton solennel d'un événement artistique mais bien plutôt d'une fête d'amis, d'ailleurs fatigués et, pour certains, passablement éméchés...

Le reportage du lendemain nous éclairera sur ce que l'équipe était allé chercher au Lieu. D'abord, sa présentation : « Aujourd'hui, à Oklahoma City, à neuf heures deux minutes, heure précise de la déflagration, les survivants et les familles des disparus ont observé symboliquement 168 minutes de silence (...) Ce n'est pas que l'anniversaire d'Oklahoma City. C'est aussi celui de la tragédie de Waco, au Texas. Et cet événement a été célébré d'une bien drôle de façon, hier soir à Québec... » Puis le reportage lui-même : « cette flamme ne brûle pas pour les 168 victimes innocentes d'Oklahoma City, dit la journaliste Monia MONGER, elle brûle pour ceux qui ont résisté à l'autorité à Waco, pour ceux qui se

sont soulevés contre le gouvernement en posant une bombe dans un établissement fédéral (à Oklahoma City), pour les FREEMEN barricadés en ce moment dans le Montana ».

Pourquoi le reportage a-t-il pris cette tangente ? À mon avis, pour un certain nombre de raisons. Une première raison pourrait être la date du vernissage. Dans l'esprit de la journaliste, la date du 18 avril n'est pas insignifiante, à cause particulièrement du tirage de la sculpture dont je parlerai plus loin. Pourtant, selon le directeur du centre, elle l'est. « Il s'agit d'une coïncidence », me dit Richard MARTEL.

Et je crois qu'il s'agit, effectivement, d'une coïncidence. Dans le programme d'activités du centre, d'avril 1995 à juin 1996, l'activité dite « Rivington School » est bien prévue pour le 18 avril 1996. L'explosion d'Oklahoma City a eu lieu en avril 1995. Je conçois mal comment on peut publier un programme d'activités qui commence le 1<sup>er</sup> avril 1995, donc avant la tragédie d'Oklahoma, et dont les dates n'auraient pas été arrêtées avant cette date. D'autant plus que l'activité « Rivington School » est coïncée, date pour date, entre une installation qui devait se terminer juste avant et un forum, prévu juste après. Dans un calendrier de cette nature, déplacez un pion et c'est le jeu de domino. De plus, je n'ai pas trouvé, dans les activités passées du Lieu, y compris dans sa publication *Inter*, la moindre référence à Waco, à Oklahoma City ou à quelque groupe que ce soit associé à ces deux événements. Comme c'est la direction du centre qui établit le calendrier des événements, on peut supposer que si elle avait nourri la moindre sympathie pour la secte de David KORESH ou les extrémistes responsables de l'explosion d'Oklahoma, cette sympathie se serait manifestée quelque part à un moment ou l'autre, avant le 18 avril de cette année. Je ne suis pas un spécialiste de l'art actuel, mais il me semble que l'œuvre du Lieu se situe à un tout autre diapason que celui de la commémoration des événements politiques.

Il faut aussi prendre en compte le fait que les activités majeures de ce vernissage, soit l'exposition photographique de Toyo TSUCHIDA et la performance de Monty CANTSIN, n'avaient rien à voir avec les événements de Waco et d'Oklahoma City. L'art de ces deux artistes est évidemment contestataire, marginal, impudique, provocateur, grinçant, agressif, dément à certains égards, tout ce qu'il y a de plus « underground » mais, selon le témoignage d'au moins une personne présente au vernissage, ni TSUCHIDA ni CANTSIN n'ont fait allusion à Waco ou à Oklahoma City avant l'arrivée des journalistes.

Reste la sculpture. Mise à part la croix gammée, elle a été fabriquée de toutes pièces à Québec, dans les jours qui ont précédé le vernissage, et elle semble avoir été titrée à la dernière minute : *Hommage to Waco (April 19<sup>th</sup>, 1993) & Oklahoma City (April 19, 1995) Cowboy Ray Kelly & Tovey Hallek, Rivington School, Freeman R.U.O.K.* Je dis « à la dernière minute », d'abord parce que je n'ai pas de raison de douter de la parole de M. MARTEL qui me l'affirme mais surtout parce que, si on en avait planifié le titre longtemps à l'avance, et surtout si on avait fabriqué l'affiche à New York, on l'aurait écrit correctement. Or, en anglais, *homage* ne prend qu'un « m » et je ne vois pas pourquoi on aurait écrit « April 19<sup>th</sup> » dans un cas et « April 19 » dans l'autre. Enfin, je conçois difficilement que, si on avait voulu marquer l'anniversaire de Waco et d'Oklahoma City, ce vernissage ait eu lieu la veille plutôt que le 19 avril, le vendredi n'étant pas le plus mauvais jour de la semaine pour un vernissage.

Une deuxième raison qui a pu inciter les journalistes de Radio-Canada à voir dans ce vernissage la célébration des Davidiens de Waco et des terroristes d'Oklahoma City, c'est cette croix gammée d'un mètre au sommet de la sculpture. Difficile d'éviter l'équation : croix gammée = nazisme = extrême droite. Qu'on le veuille ou non, une croix gammée est toujours lourde d'évocations. Et celle qui apparaissait dans la sculpture a eu suffisamment d'impact sur l'équipe pour qu'elle n'attache aucune importance à un autre symbole, celui de la paix, pourtant deux fois plus gros, qui faisait également partie de la sculpture. La présence de la croix gammée a pu influencer considérablement l'orientation que l'équipe a donnée à son reportage.

Je précise tout de suite que j'ai pour la croix gammée la plus grande aversion et je peux difficilement imaginer qu'on puisse l'avoir sous les yeux sans y aller de quelques interrogations. Pourtant, l'équipe de Radio-Canada ne semble pas avoir cherché à savoir pourquoi l'auteur de la sculpture, Ray KELLY, l'avait intégrée à son œuvre. Rien n'aurait été plus facile puisqu'il était là, même qu'à un certain moment, Monty CANTSIN, aux prises avec les questions de la journaliste, l'a appelé à sa rescousse. Les journalistes auraient alors appris que cette croix faisait partie d'une sculpture gigantesque, une sculpture faite uniquement de matériaux recyclés, qui avait été montée dans un espace libre de New York et qui a été détruite sur ordre des autorités municipales. Ils auraient appris que cette croix se retrouve périodiquement dans la présentation visuelle d'un ensemble musical (*speed ? heavy ?*) « metal » américain, les WAR HIPPIES, et qu'elle avait été empruntée pour le vernissage de Québec. Empruntée pourquoi ?

J'ai parlé longuement avec les deux créateurs de la sculpture, Tovey HALLECK et Ray KELLY. Ni l'un ni l'autre ne tient de discours politique. Ils sont difficilement logeables dans le spectre idéologique. Ils se défendent d'être des terroristes. « Nous ne sommes pas une milice », me dit Ray KELLY. « N'oubliez pas qu'avant que HITLER ne s'approprie la croix gammée, elle avait une signification très importante pour les Amérindiens. » J'ai vérifié : la svastika a fait partie de la symbolique religieuse des Indiens Mayas en Amérique du Sud et des Navajos, aux États-Unis. Je n'essaie pas de justifier l'utilisation d'un tel signe dans une sculpture exposée dans un centre d'art actuel de Québec. Je crois même que son utilisation est toujours du plus mauvais goût parce que la valeur symbolique que lui a conférée l'histoire récente est suffisamment porteuse d'horreurs pour effacer toute autre signification, fût-elle millénaire. Cependant, cette utilisation n'est pas interdite, au même titre que le serait, par exemple, le recours haineux. Il faut, par conséquent, accepter que l'utilisation de la croix gammée dans une œuvre d'art puisse avoir une autre signification que celle que l'histoire récente lui a donnée et qu'à la limite, si l'art est le reflet de la société, il peut bien aussi la représenter dans ce qu'elle a de plus laid. « Something ugly can be a statement », me dit Ray KELLY. Selon lui, la croix gammée n'était pas porteuse de message. Elle voulait provoquer, sans plus, et quelqu'un qui aurait regardé attentivement la sculpture aurait vu qu'elle était enchaînée.

Monty CANTSIN tient un discours analogue et situe l'événement du 18 avril au Lieu dans une perspective exclusivement artistique. « Nous sommes des artistes, me dit-il. Notre travail est expérimental, avant-gardiste, différent de l'art traditionnel. Notre travail est lourd de portée sociale parce que nous questionnons toujours... » Il ne renie

rien de ce qu'il a dit à Monia MONGER. « David KORESH et son groupe, à Waco, ont cherché à vivre une vie différente, librement, à faire ce qu'ils voulaient faire. On les a tués. N'est-ce pas qu'ils ont été tués ? Nous, nous sommes solidaires de ceux qui ont été tués. » Oklahoma City ? - Là aussi nous sommes solidaires des personnes qui ont été tuées », dit Monty CANTSIN. Toyo TSUCHIDA, le photographe qui exposait à ce vernissage et qui fait partie du groupe de RIVINGTON SCHOOL ne tient pas des propos différents. « Nous ne sommes ni politiques ni idéologiques, dit-il. Nous avons des préoccupations sociales et nous les exprimons dans notre art. »

Si tant est que l'événement auquel a assisté l'équipe de Radio-Canada méritait une couverture – ce dont je reparlerai – elle aurait dû prendre ces éléments en considération. Le vernissage s'intitulait *Rivington School*. Il était possible de relativiser l'événement en le situant dans le contexte de ce groupe d'artistes new-yorkais voués à l'anarchie par l'art, à la contestation de tous les régimes, à la provocation. Deux minutes sur Internet auraient suffi à en apprendre un peu sur cet esprit « underground », d'autant plus que l'équipe disposait du temps nécessaire à une telle recherche puisque le reportage n'a été diffusé, une première fois, que le lendemain midi.

Je ne suis pas certain que Tovey HALLECK et Ray KELLY peuvent eux-mêmes expliquer clairement l'*Hommage to [...] Oklahoma City*, sinon par une solidarité confuse avec tout ce qui est contestation du régime, qu'elle soit de droite, d'extrême droite, de gauche ou de centre gauche. La sculpture a été dédiée à tous les hommes libres, me dit KELLY, pas à une cause, pas à une idéologie. Elle représente tous les Américains qui ne sont pas heureux du régime. « Il m'est apparu évident que ces artistes se retrouvent autour de tout ce qui est contestation et provocation. C'est peut-être là, d'ailleurs, leur seul dénominateur commun, un dénominateur qui rejoint aussi des artistes comme CANTSIN, Armand VAILLANCOURT, Richard MARTEL. Il me semble alors un peu court, à partir d'une forme de provocation retenue par les deux sculpteurs, d'étendre l'étiquette d'« extrême droite » à CANTSIN, TSUCHIDA, MARTEL, Le Lieu, et tous ceux qui s'y trouvaient.

Pour toutes ces raisons, je considère votre plainte fondée. Non pas tellement parce que le principe d'intégrité a été écorché au passage mais parce que l'équipe n'a pas fait cette recherche élémentaire qu'exige la politique journalistique pour assurer qu'une information soit « fidèle à la réalité, en aucune façon fausse ou trompeuse ».

Reconstruction, simulation ou... fiction ?

J'ai, depuis le début, utilisé les guillemets chaque fois que j'ai parlé de l'événement. Car je suis loin de penser que ce que nous a présenté le reportage constituait un événement. Il y a eu, bien sûr, l'interview de Monty CANTSIN mais l'ensemble du reportage donnait à ses propos une coloration idéologique qu'il craignait justement d'y trouver, ce pourquoi il a tant hésité à accorder l'interview. La définition qu'il donne du mot « secte » est pour le moins personnelle ! Selon lui, tout regroupement autour d'une idée commence par une secte. Il est peut-être le seul à donner au mot « secte » cette signification, une signification tout à fait erronée. Mais cette erreur sur la définition d'un mot a été une bénédiction pour l'équipe qui y a vu de quoi alimenter son reportage.

Il y a un article, dans la politique journalistique de Radio-Canada, qui se lit comme suit : « Toute reconstitution ou simulation doit coïncider le plus étroitement

possible avec l'événement qu'elle est censée représenter [...] Dans les cas où il y a reconstitution ou simulation, en tout ou en partie, d'un événement dans une émission, il faut en prévenir clairement l'auditoire par un procédé sonore ou visuel ».

La présentatrice du reportage dit bien : « Monia MONGER, vous avez assisté à un événement... ». De quel événement s'agit-il ? Du vernissage ? Monia MONGER n'a pas assisté au vernissage. L'événement auquel nous assistons dans le reportage n'est même pas une reconstitution de la performance de Monty CANTSIN, auquel cas il aurait fallu en informer les téléspectateurs. Nous ne voyons aucune des photographies exposées par Toyo TSUCHIDA. Il n'y en a que pour la sculpture, son titre et la croix gammée. Mais alors pourquoi n'a-t-on même pas interviewé les auteurs de la sculpture, KELLY et HALLECK, pour leur en demander la signification ? Ils étaient là, sous la main ! Quant au « spectacle » lui-même de personnes passablement éméchées qui s'en donnent à cœur joie sur la sculpture, il aura été inspiré spontanément par la présence de la caméra, à l'encontre de cette autre disposition de la politique journalistique qui dit que « les équipes de reportage doivent être sur leurs gardes face aux individus ou aux groupes qui font clairement leur numéro pour les micros ou les caméras [...] et ne doivent faire aux manifestants aucune suggestion ou demande qui mènerait à quelque forme de mise en scène que ce soit ». Par contre, le « spectacle » aura malheureusement amené la journaliste à lui donner une interprétation difficilement défendable, celle d'individus qui enferment dans une structure de métal « tout ce qui les opprime », dont les médias. Or, l'immense téléviseur qui se trouvait au centre de la sculpture avait précisément servi à projeter la production *Anti-credo* de Monty CANTSIN, qui d'ailleurs aime bien recourir au vidéo pour passer ses messages (*Barricades, Rivington School, Anti-credo, etc.*). Quant au reste, j'ai étudié attentivement une photo de la sculpture et je n'y ai rien vu qui symbolise « tout ce qui les opprime », et surtout pas les gouvernements.

En conclusion, je soutiens que ce reportage illustre bien ce qui est en train de miner la crédibilité de l'information à la télévision : la tyrannie de l'image pour ne pas dire le besoin du sensationnel. Et non seulement l'équipe a donné priorité à l'image au détriment du contenu mais elle a suscité, par sa présence, des images qui n'avaient aucune signification d'actualité et dont le seul mérite était d'être spectaculaires.

Ce blâme s'adresse également aux responsables de l'émission *Québec en direct* à RDI qui ont mis ce reportage à l'antenne sans s'interroger outre mesure sur ses qualités journalistiques mais aussi sur l'image qu'il allait donner d'un centre d'art actuel qui, depuis quinze ans, accomplit une œuvre louable en marge des circuits traditionnels de l'activité artistique et culturelle. \*